

## **Orpailleur (Stéphane Werth)**

Un soir, le téléphone a sonné chez moi. Une voix : « Il est pas r'ssorti, faudrait qu'tu viennes. »

Sur la route. Je tape plusieurs fois de mon poing sur le tableau de bord, d'une colère vaine et sans adresse. Je cogne encore et encore, à me faire mal. Ça devait arriver un jour. On lui a dit pourtant. Dit et redit. Mais cette fois, ça y est, c'est lui.

Francilienne, A6, A10, Clermont, suivre Orléans.

Dans la nuit noire nouée des phares des bandes blanches, de la pluie, mes mains arrimées au volant, des bandes blanches, pas même la radio, pluie, colère, des bandes blanches, des phares, mes mâchoires hurlent, des bandes blanches, voyants aveugles, ma nuque est raide, des phares, des bandes blanches. Une vraie maladie, une obsession, je crois qu'il n'y a pas d'autres mots. Toujours vouloir aller sous terre, comme ça. Il y aura tout sacrifié. Son mariage, la famille qu'il s'était construite péniblement. Et peut-être sa vie. Mais pourquoi ? Dans le noir des phares, des bandes blanches, des bandes blanches. Des bandes blanches.

Ticket.

Ça ne lui a pas suffi tous ces drames ?

La première fois, c'était dans le fond de notre jardin, des dizaines de kilomètres de galeries abandonnées des hommes. Une carrière, sa carrière. Un jour que nous étions partis en vacances, des gamins s'y étaient perdus. Pour de vrai. Ils avaient été retrouvés deux semaines plus tard. Deux cadavres et un presque zombie. Je les connaissais, les deux qui sont morts. Deux grands de mon école, deux frères, et le troisième un cousin venu pour les vacances. Dans le noir absolu, une chute et deux agonies. « Terminé », a dit le maire à mon père quand nous sommes rentrés. « On ferme ! Trop dangereux, on rebouche tout. On ne veut plus que nos jeunes aillent là-dedans. » Mes parents ne m'avaient rien dit des circonstances, rien. Mais j'ai su. Des choses horribles ont circulé dans la cour de récré.

La fois d'après, c'était dans les médias. Une histoire d'enfant tombé dans un puits très étroit quelque part en Italie. On lui descendait des cordes, on creusait un puits parallèle plus large, on avait même fait venir un jockey pour sa petite taille. Et

puis il y en a eu d'autres encore, écrasés par des rochers, ou qui avaient creusé avec leurs mains pendant des jours et qu'on avait retrouvés des années après. Tous ces accidents sous la terre ont longtemps peuplé mes nuits d'enfant. Et lui a continué.

Péage.

Comment on respire dans le noir de la terre ?

Après la condamnation de la carrière, ça s'était mal passé à la maison. D'ailleurs je crois que depuis toujours mes parents ne s'entendaient plus. Alors mon père est parti dans le sud, recommencer sa vie. Un jour il est venu me chercher. C'était pendant les grandes vacances. Je me souviens avoir beaucoup pleuré. J'avais douze ans, très peur de lui, et encore plus du noir sous la terre. Je lui ai dit non, sans oser le regarder, et il est reparti chez lui par le premier train, seul. J'ai été soulagé juste après. Mais je ne l'ai pas revu de longtemps. Est-ce qu'on se rend compte quand on a douze ans ?

Je gueule pour moi, tout seul encore, sur cette route. Dans la nuit. Terminé, c'est français pourtant ! Surgissant de derrière moi, une lumière blanche et terrible s'abat sur ma colère qui se rétracte comme une bête dans la nuit. La lumière m'a doublé et s'est enfuie, rouge et brillante.

Maintenant ça va mieux. Parce qu'une colère ça ne peut pas durer des heures, comme ça, dans la répétition des phares et des bandes blanches. Sans mon père à engueuler. Mais je sens que tout est encore là. Comme à côté de moi, sur le siège. Ma main me lance.

Péage.

Après Clermont suivre Millau.

J'espère qu'il va ressortir. C'est peut-être déjà fait ?

En arrivant au petit matin dans ce village de l'Aveyron, je vois des spéléos, des pompiers et des gendarmes. Je comprends que non. En arrêtant le moteur, j'ai la sensation que mes tympanes sont restés quelque part sur la route et qu'on m'appuie très fort sur le bas du front, derrière les yeux, comme après une apnée ratée.

Jacky, l'ancien mineur qui partage avec mon père le sourire des excavés, se met à tout me raconter avec son accent de picard pressé, affamé de ses propres mots comme Cronos de ses enfants. Il me dit leur marche d'approche, l'entaille dans la roche, la petite mare d'eau claire, mon père arrivé le premier, les deux autres peinant

à reprendre leur souffle avec toutes leurs bouteilles de plongée sur le dos, mon père faisant le tour, hissé sur la pointe des pieds, à la recherche du passage. Premier à l'eau, il s'est posé sur le fond, s'est approché de l'étréouiture. Il a dû s'aplatir pour passer les bras, puis la tête, et expirer de son mieux pour engager la poitrine. Ses bulles ont disparu. Il était passé.

Depuis, il n'est pas ressorti.

Je gueule :

– Qu'est-ce que vous foutiez là-dedans ? Vous avez rien d'autre à foutre, sans déconner ! Y a les pompiers cette fois, vous avez gagné, bravo !

D'un seul coup la tête me tourne, j'ai des étoiles dans les yeux, je crois tomber. Jacky me rattrape.

– Va t'reposer, répond-il doucement. Va t'reposer que j'te dis ! Ça sert à rien d'être lo. To roulé toute el' nuit, faut qu'tu sois en form' pour quin ils vont el'sortir. Tiens, prends c'te clé, c'est not' mobil-home au camping qu' t'arrives d'en haut. J't'appelle si i's'passe qu'que chose. Tu t'sers dins el'frigo ! me lance t-il en me poussant dans ma voiture.

Au premier virage, je m'effondre sur mon volant en pleurant.

Dans le mobil-home, je m'allonge sur le lit de mon père, parmi ses affaires et cette odeur doucement poivrée de mon enfance. Je connaissais bien l'esprit du Spéléo Secours Français. Ils chercheraient tant qu'ils ne l'auraient pas trouvé. Ma main me lance.

Il y a cet œil. Immobile et rouge. Énorme. J'ai l'impression d'être dans une grande pièce vide de meubles, blanche du sol au plafond, je sais qu'il y a une porte mais je ne la vois pas. Tout serait bien s'il n'y avait pas un lapin autour de cet œil, un lapin énorme et tout blanc, encore plus que la pièce, un lapin qui doit peser dans les cinq cents kilos, un lapin qui aurait pu être beau s'il n'était pas inquiétant, s'il n'envahissait pas tout l'espace devant moi, s'il ne me fixait pas comme ça, sans bouger, avec ses grands yeux rouges sans pupilles, il me regarde, c'est sûr, il ne regarde que moi, et que pense t-il ? pense-t-il seulement ? mais s'il ne pense pas c'est encore plus inquiétant, il est peut-être capable de tout, et voilà que quelque chose se met à se déformer dans ce lapin énorme et tout autour de lui, comme une image qu'on tord et tout ça me donne la trouille, j'ai envie de m'enfouir, mais lui est toujours là, sorti de son terrier, gigantesque, devant moi, à me fixer, sans arrêt, sans un signe,

peut-être va t-il se décider à bouger, je saurais quelque chose de lui, de ses intentions, s'il en a, je pourrais réagir, courir, faire face, mais décidément non, il ne bouge pas.

Je sursaute. Franc soleil d'après-midi. Pas d'appel. Je fonce.

Dès mon arrivée, je sens de la fièvre. Pas de nouvelles de mon père, mais une information quand même, la décrue a commencé.

À mon tour, j'emprunte le chemin escarpé qui mène jusqu'au bord de ce trou du plus vite que je peux, et arrivé en haut, essoufflé, je vois la mare, je me hisse sur la pointe des pieds pour voir ce fameux passage. Seulement après je vois le cordon, et derrière les plongeurs, avec leurs bouteilles soigneusement alignées sur une bâche, et puis trois gars autour d'un émetteur.

Les plongeurs du Spéléo Secours Français sont entrés, un par un, par cette étroiture d'où s'échappait comme de la boue. Je suis redescendu vers la mairie très inquiet. Et le moment est arrivé où l'on a su.

Sur la place du village, parmi les spéléos, une voix forte, soudaine, puis d'autres voix qui se mêlent suivies d'un profond silence, et la même voix forte, à nouveau, qui demande de répéter.

« Il est vivant, vivant ! »

Ils l'ont retrouvé, réfugié dans une cloche à peine plus grande que lui, pris entre céphalées et somnolences, et l'ont extirpé de force.

J'ai pu voir son visage blanc, barbu et souillé de boue après presque deux jours sous la terre.

\*

« Vous êtes de la famille ? » Épuisement et intoxication au CO<sub>2</sub>, me dit l'interne. Rien dont on ne se remet pas. « Mais s'il vous plaît, ne restez pas trop longtemps. » Du coup, j'hésite. Dans le contre-jour de cette fin d'après-midi, j'ouvre la porte, sur une maigre silhouette recouverte d'un drap blanc. Un gisant.

Mais voilà que le gisant s'anime, ferme la bouche et bascule la tête dans un soubresaut du monitoring. C'est bien mon père. La main encore sur la poignée, la gorge me serre soudain. Il me paraît si seul dans son sommeil.

Mon regard s'affaisse, tombe sur mes pieds, puis reprend courage et remonte vers lui dans ce lit à grands barreaux chromés, avec ce suspensoir qui me fait penser à celui d'un enfant malade.

Le contre-jour s'estompe. L'instant n'a pas été long. Il faut que je sorte, que je referme la porte aussi doucement que je l'ai ouverte et que je retourne dans la pénombre du couloir. Quelque chose se tord en moi, il y a du trop qui m'opprime et me fait demander de l'air à grandes goulées.

Dans le couloir, je frotte ma main. Une odeur rance et puissante d'antiseptique monte du linoléum gris pour venir me brûler le pharynx. Sur la route, j'avais envisagé ça. Mon père sur son lit de mort. Et l'esthétique de la scène.

La petite cafétéria de l'hôpital me fait penser à une église où quelques fidèles se sont émiettés dans un recueillement solitaire, la tête penchée vers leurs plateaux, leurs pensées tournées vers l'au-dessus et les malades qui s'étagent. Tout me paraît suspendu, les voix, les gestes, les boules lumineuses qui descendent d'un plafond très lointain. Le silence patrouille.

Du bout de ma cuillère, j'émascule une part de flan jaune et bien compact que j'arrose de coca, tout en triturant mes remords mêlés de honte. La pâtisserie est paraît-il une science exacte. Les mêmes ingrédients conjugués aux mêmes procédés produisent toujours le même résultat.

Je crois que je ne comprendrais jamais son obsession à aller sous la terre.

Je me souviens bien de son empressement, de sa hâte à mettre ses caoutchoucs et à prendre sa pile pour y aller, « là-d'dans ». Presque une fièvre d'orpailleur à se faufiler par cette ouverture mal rebouchée du fond du jardin, le soir, après le travail, avant de revenir, parfois longtemps après que je sois couché. Ouverture qui m'était interdite, entrée sombre découpée dans la roche claire, porte découpée dans la falaise, lourde, lourde paroi de métal, cadénassée. Centimètres d'interdit.

Orpailleur, mon père ?

Moi, il m'appelait son petit prince. Dans les lettres qu'il m'envoyait, même les courtes. Au téléphone aussi, les quelques fois où il m'a appelé.

Le maire lui a dit non, vous n'y retournez pas dans cette carrière, on rebouche. Ma mère lui a dit non, tu ne reviens plus à la maison. Et moi je lui ai dit non.

J'ouvre la porte à nouveau. Qu'est-ce qu'on va bien pouvoir se dire ?

En fait c'est lui qui m'a parlé, longuement. Je l'ai écouté, comme si j'étais redevenu un petit garçon. Il m'a parlé de sa carrière, comment ils l'avaient étouffée à petit feu, avec du remblai, du béton et des parpaings à toutes les entrées répertoriées de la commune. Et de son fils qu'il avait vu prendre un chemin différent du sien, tellement différent.

En même temps qu'il me parlait m'est revenu un souvenir très fort. Le souvenir du grenier de mes grands-parents dans cette vieille bâtisse de la Drôme. Un grenier immense. Il y avait cette longue corde qui montait jusqu'à la poutre faîtière, et puis cette partie du toit emportée par un obus pendant la guerre et remplacée par une verrière qui lui donnait une luminosité rassurante. Il y avait cette caisse de bois avec la mention « EXPLOSIFS » en gros et qui nous avait tant fait peur. Il y avait ce vieux sommier devenu trampoline, et des objets étranges, inconnus, et puis tous ces interdits : de toucher, de grimper, de marcher sur la partie du plancher en plexiglas là où l'obus avait terminé sa course. On en rêvait entre les vacances, de ce grenier, on y jouait à cache-cache dans nos têtes toute l'année, on montait des expéditions au trésor. À plusieurs mètres au-dessus du sol, il y avait cette ouverture improbable. Un chambranle sans porte ni escalier, haut perché dans un mur, donnant sur le sombre d'une pièce inconnue.

– Y a quoi là-haut ?

– Rien !

– Y a rien ?

– Non, et en plus c'est dangereux, on ne peut marcher que sur les poutres, nous répondait-on invariablement.

Non, il n'y avait pas rien, nous on en était sûr ! Il y avait forcément quelque chose là-haut, un secret, un trésor, un fantôme peut-être mais quelque chose.

On promettait :

– On sera sages, on marchera bien sur les poutres !

– Non.

Peu de temps avant que mes parents ne se séparent, j'étais monté dans le grenier. Une grande échelle en bois donnait en plein sur cette absence de porte. Mon père était monté là-haut. Sans réfléchir, j'ai gravi un barreau, puis deux, puis trois, jamais je n'étais monté aussi haut. Je me suis arrêté au quatrième, fébrile. Je n'ai pas le droit, mais je veux y aller, je ferai bien attention, promis, je marcherai sur les poutres, alors j'appelle : « Papa ! », pour être sûr qu'il m'autorise, pour qu'il me

réponde un « Je suis là » qui aura valeur d'autorisation, mais pas de réponse, alors je monte quand même, c'est bon, j'ai demandé l'autorisation, j'ai le droit, ce n'est pas de ma faute si on ne me répond pas, et là je le vois passer sa tête à travers l'ouverture.

Il me stoppe d'un « Je descends » qui me glace le dos.

J'insiste :

– Y a quoi là-haut ?

Il ne relève pas et amorce sa descente en me tournant le dos. J'ai eu le temps de voir sur son visage l'expression de quelqu'un pris en faute.

Sur son lit d'hôpital, mon père s'est arrêté de parler. Je suis pris d'une émotion. Il vient de se passer quelque chose. Je crois que j'ai compris. Pour sa carrière du fond du jardin. Pour ce monde mystérieux de sous la terre. Son obsession pour le caché qu'il peut pointer du doigt en disant : « Là, il y a quelque chose, ça continue ». Son or à lui.

Je comprends aussi ces regards que j'ai portés pendant trente ans comme un réflexe tout en haut de la maison où mes grands-parents ne sont plus, juste en dessous du toit, sur ce pan de mur derrière lequel se niche cette pièce à jamais mystérieuse. J'ai compris.